

De drôles de calculs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 10

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211146>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

toute sa belle humeur et paraissait un tantinet fourbu.

— Je te dirai ce qui m'arrive, nous dit-il en nous prenant par le bras, mais pas avant d'avoir avalé un antidote contre l'insidieux gravier qui m'emplit la gorge, les narines et les yeux. Nous trouverons ce contre-poison, rue d'Etraz, chez un vendeur de tisane d'octobre, où nous serons en bonne compagnie, car il ne s'y réunit que de vrais Vaudois et quelques autres braves gens qui aspirent à le devenir.

Ayant avalé deux pleins verres du remède contre les microbes de toute espèce que recèle la poussière, notre ami fit apporter un nouveau flacon — il y a des tisanes qui « redemandent » — alluma sa pipe de racine de bruyère et commença ainsi :

— Je m'étais promis de ne pas me mêler à la foule accourue pour voir nos soldats et leur général. Tu comprends, quand on ne mesure que quatre pieds trois pouces, on se tient à l'écart des cohues. Comment il se fit que je me trouvais tout de même dans la pire des mêlées, c'est ce que je me demande encore. Le public ne garnissait pas encore tout à fait la place Saint-François; il y avait des vides par lesquels je me faufilai sans peine, et déjà je voyais le moment où j'aurais le champ libre, lorsque, tout à coup, je me vois pris comme dans une souricière : bouchés tous les trous : à gauche, à droite, en avant, en arrière, serrés les uns contre les autres, les curieux formaient maintenant une masse compacte, que des ruées faisaient onduler comme notre Léman qu'auraient agité tour à tour la bise, la vaudaire, le vent de Genève et le joran. Pas moyen de me tirer de là : j'étais devenu le jouet des flots. Force me fut d'être philosophe comme mes voisins et voisines et d'user mes semelles comme eux à damer le pavé aussi bien qu'auraient pu le faire les excellents paveurs de M. Félix Maurer. C'est un passe-temps que je ne saurais recommander aux malheureux qui souffrent de cors aux pieds. Pour un spectateur qui ne voit rien, il y avait heureusement d'autres distractions. D'abord les grognements de ceux qu'on bouscule. Tu ne saurais croire le malin plaisir qu'on prend, quand on est soi-même comprimé et poussé de tous côtés, à voir de gros gaillards geindre comme des femellettes. C'était l'exception, toutefois. Bon enfant, le public prenait en général son mal en patience, et je me divertissais, au chassé-croisé des rires, des lazzi et des conversations hachées par les remous de cette marée humaine.

— Ne poussez donc pas ainsi! criait une dame.

— On ne veut rien voir! disait une petite voix.

— On est pourtant venu deux heures à l'avance.

— Je m'étonne s'il est en or massif, comme on dit, le pompon du général?

— Mademoiselle, vous perdez le ruban de votre tresse.

— J'ai mis du papier dans mes bottines pour n'avoir pas froid.

— Dis donc, Auguste, on aurait une bouteille de Dézaley, qu'on crèverait tout de même de soif : on ne pourrait pas la déboucher!

— La Rosine n'a pas été curieuse de voir défiler son mari. « A quoi bon! qu'elle a fait, je le connais : c'est vendredi, il ne se sera pas rasé. »

— On dit qu'il y aura des mitrailleuses.

— Mon Dieu! j'ai perdu mon petit sac.

— Les voilà!

— Maman, je ne vois rien.

— Assis!

— Chapeau!

— C'est la marche de « Sambre et Meuse ».

— Je donnerais bien 1 fr. 50 pour voir au moins la pointe des bayonnettes.

— As-tu poussé le verrou de l'arrière-boutique, avant de sortir?

— Un aéroplane!

— Malhonnête!

— Faites excuse, madame.

— Pour une belle journée, c'est une belle journée!

— Attention! voilà les guides.

— Est-ce que vous voyez quelque chose?

— Monsieur, vous me marchez sur les pieds.

— Qu'est-ce que vous entendez au juste par le pas de parade?

— La guerre est tout de même une chose bien affreuse.

— On se retrouvera au buffet de la gare.

— Je me suis laissé dire que tout le Conseil fédéral était par ici.

— Moi, je préfère les puits d'amour.

— Les Allemands pourraient bien n'en mener pas large, d'ici peu.

— Est-ce que ce défilé va durer jusqu'à la nuit?

— Il n'y a pas à dire, les Vaudois ont ça dans le sang.

— C'est la brigade à Grobet!

— Vive la une de la une!

— Les pigeons de Saint-François ont bien de la chance : ils voient tout sans être cougnés.

— Je suis là à me demander d'où tout ce monde peut bien sortir.

— Monsieur, devant le drapeau on se découvre.

— Moi, j'ai l'estomac dans les talons.

— Combien payez-vous le sucre, à Morges?

— C'est les cuisines roulantes.

— Une autre fois, je me payerai une fenêtre.

— Pourvu que cette écervelée de Julie n'ait pas oublié de fermer le gaz!

Et patati, et patata. Cela dura ainsi une heure d'horloge, et quand la foule se fut dispersée, j'appris que j'avais assisté au défilé et que ça avait été superbe. Tu as devant toi une victime de la guerre, mon cher ami, une victime assoiffée de paix, de calme, de solitude... et d'autre chose encore... Mademoiselle, un demi du même, s'il vous plaît! V. F.

Le carnage au plantage. — Il y a une trentaine d'années, le préfet de V. fut appelé en ces termes, devant la porte de son bureau, par un de ses administrés :

« Môsieu le péfret, hors du bureau! Deux mots à vous dire : carnage dans mon plantage, 36 clous au talon sur une tête de chou, marques de char à échelle, demande permission à môsieu le péfret de porter une arme à feu avec un falot au bout pour tirer sur les voleurs. »

De drôles de calculs. — Un particulier de la rue du Rôtillon, à une de ses voisines :

— Et votre mari, comment va-t-il?

— Hélas! mon Dieu, y souffre toujours de ses calculs jubilaires.

LES BONS PRINCIPES

A. M. Julien Blanchard.

Après ceci, prétendez-vous, beau sire, Que chez nous le républicain, Assis ou non sur maroquin, Ne sache, et du plus près, ce que parler veut dire, Et ne s'entende en toute occasion A faire par les gens honorer son beau nom?

Sur la place de Montbenon, — Je me trompe; c'était sous Bourg, la promenade, Après avoir bien gaîment bu rasade,

En forts et libres compagnons, L'honneur et le plaisir de nos heureux Cantons, Des jeunes gens venus de nombreuses contrées Où, quand l'hiver amène ses rigueurs, L'art bien-aimé du chant occupe les soirées,

Et verse en tous ces braves cœurs Les belles notes inspirées; D'allègres jeunes gens, disais-je, s'apprêtaient, Après le *lied* de bienvenue, Que des groupes pressés avec joie écoutaient, A visiter la cité peu connue De la plupart d'entre eux. Or, voyant près de lui Un honnête auditeur, qui, les mains dans ses

[poches, D'un air tout ébahi regardait les plus proches Un des chanteurs lui dit : « Je désire aujourd'hui » Voir des amis logés en cette ville » Et ce serait à vous manière fort civile » De m'indiquer la rue où je suis leur réduit. » Voudriez-vous, *Monsieur...* » Mais à ce mot

[funeste, Et d'un air courroucé boutonnant haut sa veste, L'interpellé répond (ce qui nous montre bien Son indignation extrême) : « *Mossieu! Apprenez voi qu'on est citolli-en;* » Ainsi cherchez tout seul *vôtre* chemin; » Et je vous dis : *Mossieu vous-même!* » (Nos Joyeuselets.) J. MULHAUSER.

Petite fable.

Chez certain charcutier, un beau jour deux flous, Sur des pieds de cochon tentèrent de s'abattre.

Moralité.

Laissez leur prendre un pied chez vous, Ils en auront bientôt pris quatre.

Enfantine. — Deux tout jeunes enfants, le frère et la sœur, jouent au jardin.

— Lequel aimeras-tu le mieux être, demande la sœur à son frère, une petite fleur ou un petit oiseau?

Le garçonnet, après un moment de réflexion : — Un petit oiseau... parce que ça mange.

ONNA PARARDA PÈ LOZENA

Clliau que sant pas vegniâ à Lozena deveindro la vèprâ et que n'ant pas vu la pararda dâi militéro, quand bin l'arant vu lo Prieurâ de Pully, la Fabrequa de Paudex, mîmameint lo moulin Bornu, n'ant rein vu. Faillà lè vere, clliau crâno sordâ, que défelâvant la garda et quemet l'étant dru et vedzet. Lè tseveau assebin. Cà lâi avâi assebin dâi tseveau que n'avant min d'hommo dessu et dâi z'hommo que n'avant min de tseveau dèso.

Po qumeinci, l'è vegniâ ti lè gros colonet, que l'avant pardieu bin bouna façon avoué lau galèze carlette. N'avant pas pî tant soufflé de la guierra. L'avant lau sabro défro. Se lè z'ennemi l'avant éta perquie, melhirâo : quinte défrennâie l'arant reçû! Et pu dâi dragon, avoué su lau tiepi on espèce d'affère quemet on pincear qu'on s'embarouffe lo mor po sè rasâ. Lau pique piatâvant que faillà biau lè vère. Cein n'ètai pas dau poussiffo, melebâogro!

Aprî l'ètai lè molâre, lè *cyclistes*, quemet lau diant ora, que fasant djuvi lau manivalle avoué lè pî, mâ qu'allâvant gaillâ pllian quemet quaucon que va queri la mort âi retso. Leu l'ètant coffèyi on bocon, et bin l'avant dâi tsausse impacotâie, mâ l'ètant quié tû parâi.

Et lè sordâ : lè leu que faillà guegnî po vère oquie. Allâvant âo pas, rique raque, sein sè trompâ : « Paille, foin », quemet on desâi quand on passâve l'ècoûla : « Chenique, brantevin » (ora, ie diant : *gauche, roite!*) Lo petâiru l'ètai tserdzî à balle à cein que paraît et l'avant betâ lo coutelet âo bet. Se on lè z'avâi annessî, quinte défreguelhiâ on arâi z'u : no z'arant trè lè boui de la bourdze. L'è que, orâ, sant habituâ à tot et cein lau tsaudrâi bin pou que fère. L'avant dâi galé drapeau et lè dzein bramâvant : « Vive la Suisse! » Vo dio que faillà oûre.

Et du cein, lâi a z'u onna petâie de tsère que menâvant dâi cartouche, dâi palle carâie po .ère dâi terrau, du que l'è la mouâa de fère la